introduction

Ce livre est une dette : une dette envers un pays, l'intérieur de la Boucle du Niger dont les paysages hommes ont été pour moi source de joie et de passions.

Mon contact avec le pays eut lieu en janvier 1957, à Douentza (figure 1). La beauté du site de ce village m'enchanta et, plus encore, le sentiment qu'au-delà s'ouvrait un monde nouveau. A Douentza finissait un ensemble géographique que je considérais comme une marche du Delta intérieur du Niger. J'en connaissais les habitants, les combinaisons ethniques, les rythmes adaptés à l'écologie, une riche et épaisse complication humaine répondant à une certaine générosité de la nature.

Vers le S-O s'articulait le lourd Pays Dogon dont le coin dominait comme une proue Douentza. Dans ce labyrinthe d'écharpes, de tables de grès, de chaos rocheux séparant des vallons isolés, s'étendait un pays caché, villages dissimulés, écho surprenant des Falaises, îlots de champs confinés dans la stérilité rocheuse. J'en soupçonnais la densité de l'organisation humaine en même temps que son émiettement et son particularisme. De ce grand pays il m'aurait été très agréable d'en faire l'étude et je ne doutais pas avec l'optimisme des débuts d'avoir dans l'avenir l'occasion, le temps, les moyens nécessaires de le faire.

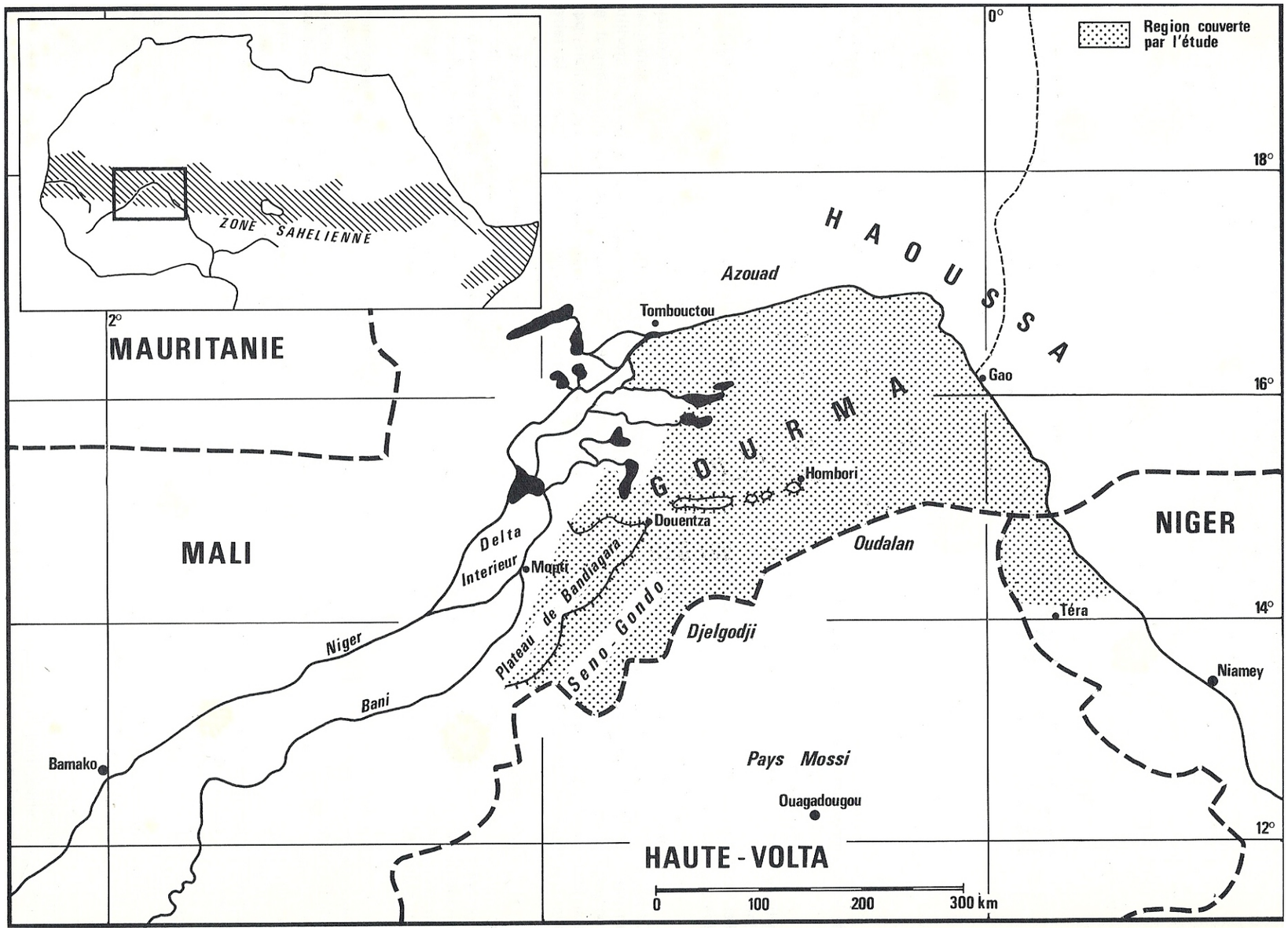
Mais c'était vers l'E que mon regard était tourné. La silhouette fantastique de la Gandamia rougeoyant au soleil couchant de mon arrivée, me fit une profonde impression. Parcourant le pays jusqu'à Hombori je fus frappé de l'opposition architecturale des Monts gigantesques et des plaines immensément monotones qui se déroulent à leurs pieds. D'un côté un monde tout en lignes verticales, parois lisses de plusieurs centaines de mètres, pinacles déchiquetés, profonds ravins. De l'autre, des glacis d'une parfaite horizontalité, tendus jusqu'à l'horizon des brumes de poussière, jusqu'à la retombée du ciel.

Un pays si beau, d'une telle grandeur, je le créditai sans hésiter d'un contenu humain richement frappé selon une confusion qui m'est coutumière et dont je n'essaie pas de me défendre. Mon premier séjour à Hombri me confirma dans cette idée que la valeur géographique du Gourma était bien articulée globalement autour de l'opposition architecturale grandiose. Les Monts aux vieux villages dissimulés des Dogon et des Sonraï. La plaine où je vis pour la première fois les Peul aux oreilles décorées de laine rouge, les paillotes légères, les tentes Touareg, tout un univers de mobilité, d'implantation légère, de dénuement saharien. D'un côté une organisation humaine stratifiée plaçant les hommes des différents groupes ethniques à un certain étage, celui-ci impliquant un système de relation spécifique avec la nature et les hommes de la plaine, comme avec la nature de l'a montagne. Dans ce jeu de verticalité la dimension horizontale est à la fois économisée : champs minuscules superposés, habitat à étages, et faiblement conceptualisée : absence de terroirs projetables sur un plan, faiblesse des liens entre villages du même étage. L'espace est organisé, exploité selon les voies ascendantes ou descendantes d'hommes pour lesquels les péripéties de l'histoire ont signifié des migrations entre les différents niveaux d'une échelle quasi verticale.

De l'autre côté, l'étalement, l'étirement, la dispersion sur le même plan d'un horizon illimité, de groupes humains variés mais tous prodigues d'espace, refusant les limites, les frontières, une quelconque situation définitive, défiant l'observateur même au niveau des localisations momentanées, brouillant les cartes que l'obsession du géographe tente de confiner.

A cette construction mentale que je me suis faite dès le début de l'intérieur de la Boucle du Niger, je suis largement resté fidèle. Le plan de ce travail l'atteste, dominé par la dualité architecturale du pays. Trois parties constituent ce cœur de l'ouvrage : l'une décrit l'organisation horizontale et « infinie » des Kel Tamacheq nomades, l'autre l'organisation stratifiée et définie des Monts, la troisième le passage d'une situation à une autre réalisé par la migration dogon entre un Vieux et un Nouveau pays. Qu'on entende bien : la simple opposition montagne-plaine est ici dépassée; la description d'un Vieux Pays comme le Dianvéli montre avec quelle plénitude la stratification est sur les divers plans, clanique, religieux, démographique, agricole, consommée; l'analyse des filières de migration dogon dans la plaine du Nouveau-Pays révèle le même ordonnancement achevé en long.

De 1957 à 1960, en marge de mes recherches sur le Delta, je vins épisodiquement au Gourma chercher précisément cette dimension verticale qui fait défaut si complètement dans les plaines inondées du Niger et autour de laquelle je rassemblais mes idées et mes informations de Douentza à Hombori, de Bandiagara au Mondoro.


ZONE SAHELIENNE
Region couverte par l'étude
0°
18°
16°
14°
12°
2°
MAURITANIE
MALI
NIGER
HAUTE-VOLTA
HAOUSSA
GOURMA
Azouad
Tombouctou
Gao
Hombori
Douentza
Delta Interieur
Mopti
Plateau de Bandiagara
Seno Gondo
Djelgodji
Oudalan
Téra
Niamey
Niger
Bani
Bamako
Pays Mossi
Ouagadougou
0
100
200
300 km

Une longue interruption suivit et ce n'est que dix ans plus tard, de 1969 à 1974 que je pus parcourir à nouveau ce pays. A chaque fois qu'il me fut donné de m'engager sur la piste au-delà de Douentza, j'eus la profonde conviction qu'un véritable don m'était accordé par la vie. Mais difficultés matérielles et administratives, temps limité par le métier de professeur: je n'eus que la possibilité de rapides parcours dans le triangle Douentza, Gourrna-Hharous. Gao. Beaucoup de choses rêvées, prévues n'ont pas été réalisées faute d'un véhicule, d'une autorisation. A ce travail il manque quelques monographies intensives de lieux ou d'hommes, ce travail de profondeur seul capable de livrer les clefs d'un pays. Les chapitres rédigés par Jocelyne et Jérôme Marie sont de ce point de vue les plus denses, mais le temps et les moyens leur furent aussi chichement comptés.

Cependant les parcours périphériques accomplis ces dernières années, s'ils ne m'ont pas permis de pousser ma connaissance régionale jusqu'au point qui eut été convenable pour cet ouvrage, ont ouvert progressivement dans mon esprit des perspectives intellectuelles en fonction desquelles le Gourma n'est plus seulement dans mon esprit organisé autour d'une opposition architecturale entre l'espace horizontal et les organisations verticales. Parcourant les régions voisines de Haute-Volta, du Niger, organisant et suivant les études ponctuelles ou régionales réalisées par de jeunes chercheurs sur le thème « contact paysans-éleveurs au Sahel », j'acquis une meilleure conscience de l'identité sahélienne dont relève le Gourma malien. Que cela soit évident pour la nature, il est superflu d'insister. Qu'il soit impossible d'étudier les hommes du Sahel sans une forte et étendue connaissance du vaste ensemble zonal, voici ce dont mes études périphériques m'ont convaincu. Les Sahéliens, les nomades en premier lieu mais également ceux qu'on dit « sédentaires », font référence à des origines, des événements, des relations, des états de dépendance d'une ampleur spatiale insoupçonnable. C'est à la mare de Simbi à l'O. d'Hombori que les Djelgobé localisent l'individualisation de leur groupe qui renforça sa constitution et s'établit au Djelgodji. Un siècle et demi plus tard, des groupes Djelgobé se suivent d'Hombori au Gorouol Nigérien et, sur la rive Haoussa (1) à l'E d'Ayorou. La connaissance de ce groupe, de ses mouvements migratoires, des situations conflictuelles et de son idéologie pastorale se décode pas à pas, tout au long de ces 600 km d'existence collective. Voici les Foulankriabé répartis de Korientzé à l'Aribinda voltaïque sur 400 km. Présent de situation incertaine dans une migration tri-séculaire dont le point de départ historique est le NO du Delta intérieur, 100 km plus à 1'0, sous le coup d'événements ayant eu lieu entre Ségou et le Macina, 200 km encore plus au S. De semblables exigences existent en pays sédentaire. Reconstituer le Poromou, le pays des Houmbébé de Dianvéli au Mondoro, sur 150 km d'une trame actuellement discontinue, retrouver aux confins du Pays Mossi la tradition des liens avec la Falaise du Pays Dogon, 300 km plus au N, les solidarités invisibles et primordiales sous-tendent l'espace paysan et villageois sur de vastes distances sans que des organisations politiques en fassent façade et permettent de les délimiter d'emblée.

En une étude confinée, un pays sahélien est incompréhensible. Il y a quelque risque de découragement en cette constatation. Identifier et suivre un groupe de quelques milliers d'individus sur quelques centaines de km ne peut se faire qu'avec un rendement très faible si on établit le rapport temps / effectif traité. Le compartimentage politique assorti d'une réglementation quelquefois tracassière de la recherche, ajoute, par ailleurs, des obstacles supplémentaires à ce genre d'étude.

En dehors de ces difficultés pratiques, une ambiguïté conceptuelle et théorique surgit. Il est dans la nature de la réflexion géographique de considérer les hommes d'un espace limité, considérés en leurs rapports avec un milieu caractérisé. Si par leurs tenants et leurs aboutissants, ils échappent à ce milieu, que reste-t-il de l' « homme habitant »? De ce point de vue, il est vrai, la composition de ce livre est entachée de formalisme et fut pour moi l'adieu à une « certaine géographie ». Retracer en une longue première partie la nature sahélienne, fût-elle particulièrement intéressante par son architecture régionale comme c'est le cas ici, m'apparaît rétrospectivement comme une analyse largement étrangère aux thèmes majeurs de la géographie humaine. Qu'il suffise d'informer le lecteur que les hommes du Gourma ont trouvé sur leur chemin des blocs montagneux d'accès difficile mais riches en sources, au milieu d'une immense plaine facile à parcourir portant de bons pâturages mais dépourvue d'eau en saison sèche, n'est-ce pas suffisant et peu importe si le Séno-Gondo-Mondoro est une dépression périphérique ou un fossé tectonique, ou la datation de la surface de 300 m.

Ainsi il m'est apparu avec force que les solidarités humaines identifiables à travers le vaste champ sahélien sont les véritables structures d'une quelconque situation à cette latitude et que leur définition constitue la véritable aventure émotive d'une analyse géographique, ses difficultés et son principal intérêt. Le cadre régional quel qu'il soit devient un champ d'observation thématique où la démarche comparative assortie de classement et de réflexion théorique s'impose. De ce point de vue et à l'issue des trois monographies régionales, c'est le thème de la mobilité et de la sédentarité sahéliennes qui est analysé en une cinquième partie dont la teneur est largement empruntée aux observations faites à la périphérie de la Boucle du Niger. Bref si je crus utile par mes habitudes de géographe de présenter en premier lieu cette architecture naturelle si étonnante et frappant d'emblée l'observateur, c'est dans la cinquième partie que s'expriment les préoccupations sahéliennes acquises tout à l'entour de la région par la connaissance progressive des tissus qui, en profondeur, soutiennent les hommes sur une aire immense et quasi illimitée.

Solidarité dans un dépouillement matériel, dans un sous-développement économique de plus en plus marqué : telle est cette autre réalité sahélienne interrégionale que mes parcours, du Ferlo sénégalais à Niamey, ont progressivement dégagée dans mon esprit tout au long de ces années dernières, et ce avec d'autant plus de force que les années de sécheresse se succédaient les unes aux autres avec leurs conséquences de plus en plus dramatiques jusqu'à la famine et l'hécatombe du cheptel de 1972-1973. On peut sans risque d'erreurs importantes définir grossièrement le Sahel comme la zone où le revenu moyen par habitant est inférieur à 30 dollars annuels. Nulle part ailleurs qu'au Gourma ce dépouillement n'est aussi sensible. A l'austérité écologique zonale s'ajoutent l'enclavement, éloignement et isolement des régions économiquement dynamiques de l'ensemble national, le rôle des frontières perméables aux échanges traditionnels mais coupures de tous les flux d'économie modernisée, la présence périphérique du fleuve qui fait prédominer les forces centrifuges de la

[1] *On sait que dans la Boucle du Niger la rive haoussa est la rive gauche par opposition* à *la rive gourma, la rive droite.*

région et dicte le contournement aux relations interrégionales. Douentza, Gao, Téra, Markoye, Djibo sont les bornes du périmètre déshérité de notre étude. La grandeur du paysage et la dignité des hommes ne doivent pas dissimuler la misère d'un pays qui fait cependant partie de l'œckoumène, qui est riche d'histoire, demeure le champ clos de rivalités profondes entre groupes.

Alors faut-il purement et simplement évacuer ces pays marginaux, soit par voie d'autorité lors des crises particulières qui révèlent la fragilité de l'homme, soit par la lente exhalation de la vie régionale à laquelle la localisation extérieure de l'aide et de l'action des pouvoirs publics conduit tout naturellement et sans autre incident que les spasmes d'agonie de collectivités entêtées à ne pas mourir. Les économies nationales, le niveau de vie, l'efficacité de l'action et du contrôle par les gouvernements, y trouveraient probablement leur compte. Je dis nettement que dans le contexte de la philosophie économique dominante du monde actuel, celle de la destruction créatrice qui remodèle des tissus urbains, favorise la concentration des exploitations agricoles, transforme les régions peuplées de la pauvre agriculture montagnarde en réserves naturelles, cet avenir est la solution logique et qu'aucun Etat développé, qu'aucun organisme ou personnalité responsable n'auraient le droit de critiquer si des solutions humaines de rechange l'accompagnaient.

Je dis aussi nettement qu'il y a une autre voie possible. La mobilité et la sédentarité, telles qu'elles sont définies dans la cinquième partie convergent vers une situation largement partagée par tous les hommes de cette zone. Cette « sahélité » est une organisation de l'espace et une exploitation de la nature fondées sur la flexibilité de l'habitat, l'arrangement conjonctural de diverses productions, la souplesse de collectivités n'exerçant pas un contrôle social stérilisant, mais suffisamment larges et mouvantes pour faciliter l'information et permettre à l'individu des initiatives créatrices. C'est une valeur supérieure que j'atteste d'autant plus fortement que ce possibilisme, ce pluralisme me sont apparus longuement comme une évasion devant l'intensification et le resserrement, conditions de l'aménagement. Dans des conditions écologiques semi-arides cette sahélité me paraît parfaitement viable tant que la densité de population reste faible. Mais les faits, la misère et la famine, ne contredisent-ils pas cette opinion ? La sahélité est-elle une voie fructueuse? Voici un thème qui requiert une réflexion facilement passionnée, et auquel la cinquième partie et la conclusion apportent des éléments de réponse.

Tels sont les thèmes qui ont prévalu successivement dans ma recherche et dont le plan de l'ouvrage révèle encore la combinaison. Il en résulte les limites largement arbitraires et incertaines du champ. Je me suis cantonné à l'intérieur de la Boucle du Niger ne faisant que les références strictement nécessaires à la vallée. Coupure choquante à certains égards; les nomades l'ignorent qui se concentrent plusieurs mois par an dans les pâturages de décrue; l'organisation commerciale, l'implantation des petits centres suggèrent aussi nettement de lier Vallée et son hinterland. D'un point de vue de géographie régionale pure, l'abandon de la vallée eut été insoutenable. Mais mon intention n'a pas été d'analyser une région géographique, mais les formes variées de l'organisation de l'espace à l'intérieur d'un champ arbitraire. De ce propos, l'extension à la vallée n'eût abouti qu'à la reconnaissance d'un autre type d'organisation dont la connaissance détaillée n'est pas absolument nécessaire pour comprendre ceux du Gourma.

La délimitation méridionale est encore plus contestable. L'espace tamacheq s'étend au N de la Haute-Volta, l'Oudalan, où l'identité socio-historique des pasteurs les apparente de près, pour ne pas dire les confond avec les nomades du Gourma malien. J'ai voulu ici respecter le domaine d'étude d'Henri Barral persuadé de la haute qualité des recherches qu'il mène dans cette région. Du côté nigérien le domaine a été élargi jusqu'au S du Gorouol.

Par contre l'extension de l'étude au phénomène migratoire qui a lieu en Pays Dogon révèle avec clarté la prédominance de la préoccupation thématique sur celle de limites régionales classiques. Le pays Dogon est une région géographique d'une vigueur admirable, et serait totalement étrangère aux plaines du Gourma si la dynamique migratoire ne liait le Plateau aux plaines les plus méridionales de l'intérieur malien de la Boucle du Niger.

Au total l'ensemble ainsi couvert s'étend sur environ 130 000 km2. Il réunit trois grands ensembles naturels: le Plateau de Bandiagara ou Vieux Pays Dogon, environ 9 000 km2, les plaines qui le bordent à l'E, le Séno-Gondo, environ 30 000 km2, le Gourma proprement dit au N et à l'E de Douentza sur 90 000 km2. Strictement parlant les deux premières unités, situées du 13° au 15° degré, ont un climat plus soudanien que sahélien : de 600 à 400 mm de pluies. Le Gourma entre le 15° et le 17 ° parallèles est, lui, purement sahélien, les isohyètes de 400 et de 200 mm l'encadrent.

Sur ces 130 000 km2 vivent à peu près un million d'hommes. Le calcul d'une densité moyenne qui s'élèverait à 7 ou 8 habitants au km2 n'a aucune signification. D'un côté les 40 0000 paysans du Vieux et Nouveau Pays Dogon assurant sur le Plateau de Bandiagara et dans le Séno-Gondo une densité moyenne supérieure à 10 hab. au km2. A l'autre extrémité, les 130 000 pasteurs nomades du Gourma à peine 1,5 habitant par km2, tel est globalement le contenu spatial et démographique de l'étude.

Il serait malhonnête d'ouvrir cet ouvrage sans souligner d'emblée les apports dont il bénéficie part des recherches menées, les années précédentes, par de jeunes chercheurs de l'Université de Rouen. Les travaux dans la région d'Hombori de deux d'entre eux, Jocelyne et Jérôme Marie, paraissent leur propre nom, respectivement au chapitre 13 et dans la troisième partie du chapitre 14. Les mémoires de Jean-Marc Legay sur la population Dogon, d'Alain Beauvilain et de Gérard Liot sur Douentza ont été utilisés et font l'objet de références précises dans les chapitres 10 et 17. L'étude de Jean Brochaye sur le Gorouol nigérien a été également mise à contribution dans le chapitre 6. Plus que des faits que je leur ai empruntés, je suis leur débiteur pour l'exemple qu'ils m'ont donné de leur ardeur, courage et de leur simplicité. Le passage brutal de l'Université à la recherche dans le Gourma une petite épreuve, il est aussi une belle aventure dont ils se sont sortis avec bonheur.

Enfin je suis heureux de souligner que cette publication dans les Mémoires du CEGET couronne l'aide apportée par cet organisme à quatre missions que j'ai accomplies au Gourma ou à sa périphérie en 1971, 1972. Que son Directeur, Monsieur le Professeur Lassere, soit assuré de mon amicale reconnaissance ainsi que Monsieur Pierre Vennetier, son sous-directeur.

Gaillon, mars 1974.